

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

François GROSS

Chronique du collège

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1949, tome 47, p. 58-59

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

# CHRONIQUE DU COLLEGE

Mon anonyme prédécesseur a passé en m'abandonnant un bien lourd fardeau. Jamais mois de janvier ne s'est écoulé si discrètement. Je ne sais vraiment pas de qui ou de quoi vous entretenir. Les habitués eux-mêmes demandent une trêve ; Veillon, Mariéthod et Ravussin, trop célèbres en ces lignes, désirent que l'on épargne leur humilité. Comment ne pas donner suite à tant de bonne volonté, quand par une heureuse fortune, elle se présente ! Et pourtant, c'est bien dommage pour la curiosité du lecteur, car le sujet était de taille : pensez, un voyage de Mariéthod à Lausanne... Après toutes ces restrictions, si l'inspiration vient à me manquer, j'irai la chercher chez un poète-grammairien ; peut-être apprécierez-vous son art qui, malgré sa délicatesse, n'a pas réussi à émouvoir les jeunes beautés de Martigny.

Il serait par trop amer de revenir sur les vacances : ne sont-elles pas déjà oubliées, à moins que des ecchymoses douloureuses, suites tangibles des courses à ski ou d'un réveillon trop bacchique, ne raniment en vous des souvenirs déjà lointains ? Il est vrai que chez les philosophes, la douleur était plus profonde ; elle tenait à des raisons plus graves : il en est qui ne sont pas revenus de l'étonnement causé par leurs bulletins : c'est à en perdre son latin... pour autant qu'on en avait à perdre.

La rentrée se fit progressivement : tandis que les pauvres types qui avaient eu la malchance de tomber malades à la maison revenaient avec une semaine de retard, déjà les premières victimes du microbe dévastateur s'en allaient à l'infirmierie jouir de quelques jours de repos. On pense que grâce à un ingénieux système de relève qui doit fonctionner plus harmonieusement qu'un roulement à billes, chaque interne pourra s'offrir un petit séjour au paradis de Sœur Nathalie, nourri, logé, blanchi et surtout réconforté par un flot enchanté de bonnes paroles. Par bonheur, aucun cas grave n'est encore à signaler jusqu'ici et une intervention médicale resterait certainement inutile. Jugez-en plutôt vous-mêmes : Curty, atteint par l'épidémie, refusa tout remède, même un verre de marc... On aura tout vu.

Après un congé offert par le Haut Conseil d'Etat à l'occasion de sa traditionnelle visite pour la nouvelle année, le travail put repartir à son rythme normal. Le temps s'y prêtait : lumineux et clair, il jetait des éclats au milieu de nos ténèbres intellectuelles et comment résister à pareille invitation ! Tous les beaux voyages de l'esprit nous étaient permis, en compensation, je crois, aux pauvres sorties de ski qu'une neige trop parcimonieusement tombée ne favorisait guère. C'est ainsi que les aînés d'entre nous eurent le privilège d'être initiés à l'art de la sonate par le maître incomparable qu'est M. Aloys Fornerod, tandis que les moyens et les cadets mettaient à la voile pour l'Afrique, sous la conduite du Révérend Père Perraudin.

Le froid et le soleil de ce temps d'hiver ont parfois de curieux effets : n'est-ce pas le gel qui fit se rétrécir Quinquet jusqu'à disparition totale ? N'est-ce pas le gel encore qui poussa Simonettaz à chercher un peu de chaleur au fond des armoires, alors que Gauye la trouvait dans les plis moelleux de ses draps ? Et le gai soleil de ces jours d'avant-printemps ne compterait-il pas pour quelque chose dans l'évasion de Paillard ? Pour une fois, la valeur avait attendu le nombre des années ! Mais l'embonpoint, lui, n'attend pas aussi longtemps : peut-être est-ce la raison pour laquelle ce pauvre petit Bacher doit se priver de déjeuner — mais non d'apéros ! — afin de garder la ligne. L'office fédéral du contrôle des prix le dispensera certes de payer la modeste augmentation qui doit nous permettre de mieux manger. De mieux manger et de mieux boire aussi ; pensez, ma chère, on peut prendre le thé, le soir, en « papotant » au dortoir.

Mais on ne boit pas que du thé : preuve en soit la promenade qu'Humanités a faite dans les vignes du Seigneur, à l'occasion de la saint Hilaire. Bientôt après, Rhétorique célébrait la saint Jean Chrysostome : elle avait choisi Ollon, le plus idyllique village de la contrée, pour y établir sa demeure d'un jour. On rapporte qu'entre deux étapes d'une marche contre la montre, Volluz avala gloutonnement une fondue... et du vin vaudois. Et pour prolonger cette ère des fêtes, le lendemain, la section des Grands offrait ses vœux à son surveillant. Une fanfare réduite donna une aubade, au cours de laquelle des « canards » de maître firent sensation : témoignage naïf, mais sincère entre beaucoup d'autres manifestations, que nous voulions apporter en hommage à une bonne volonté dont nous nous plaisions à reconnaître les effets.

Que dire encore maintenant que le mois touche à sa fin ? Je rappellerai que tous les efforts tendent vers la préparation du théâtre. C'est l'heure des grands dévouements ; l'héroïsme est tel que bien des professeurs doivent aller quêrir leurs élèves dans les décors. Les décorateurs eux-mêmes ont fourni une telle tâche qu'une certaine nuit, rentrant de leur travail (lequel !), ils eurent beaucoup de peine à retrouver leurs chambres, au point de troubler le silence religieux du cloître et de déranger le sommeil de nos maîtres. Le programme a déjà paru : à ce qu'il semble, la pièce doit s'appeler « Petites annonces » et l'acteur principal sera un nommé Fou-Fou Gob-tou.

L'orchestre lui aussi se prépare. Les musiciens ont les nerfs à fleur de peau : le doux Cook-Ignace quitte les cours de chimie à peine arrivé et Ispérian « caresse » la tête de Schupp d'un mouvement qui est loin d'être symphonique. Le geste d'un illustre chef d'orchestre n'était donc pas une exception ?

La malchance a risqué priver l'Agaunia d'un acteur de premier ordre. Mais, Dieu merci ! Blety fut plus costaud que la Citroën : ce ne fut pas le vélo ni l'acteur qui souffrirent de la collision, mais, ô ironie, les pare-boue de la voiture.

Je pourrais encore avant de terminer vous parler de Troillet, mais n'anticipons pas, laissons l'amour au printemps.

François GROSS, rhét.